CRITIQUE, concert. COMPIEGNE, Théâtre impérial, le 21 nov 2026. Ayonis Birthday Party ! Trio Ayonis, Éric Rouchaud

Ayònis Birthday Party ! est un spectacle marqué par une remarquable cohérence dramaturgique et scénique sous la direction d'Éric Rouchaud. La mise en scène associe sans couture et dans l'esprit d'une fantaisie _alla Offenbach,_ le jeu théâtral à trois et toutes les nuances musicales d'un répertoire particulièrement éclectique… de quoi porter chant, clarinette et piano, au sommet, dans le rire et le drame, la poésie intime et le verbe amoureux…

Dans « *Ayònis Birthday Party* ! », **le Trio AYONIS célèbre ses dix années de résidence au Théâtre Impérial de Compiègne**. Une affiche festive qui a amplement comblé notre attente. Le directeur des lieux, **Eric Rouchaud** en assure la mise en scène : un cabaret musical jubilatoire où l'excellence vocale et instrumentale sert avec finesse et délire, un théâtre à trois, plein d'esprit, de surprises, de contrastes. Et dans une série de déplacements et de numéros, réglés au cordeau. Outre un festival de séquences dramatiques cocasses et profondes,

comiques voire bouffonnes, le spectacle éclectique, généreux dans sa forme, décline en réalité toutes les nuances d'un théâtre poétique qui resserre davantage le lien entre les spectateurs et le Théâtre compiégnois, … des spectateurs venus en nombre, curieux d'y découvrir les nouvelles aventures artistiques d'un Trio devenu familier depuis une décennie, un Trio singulier, aussi atypique qu'attendu.

La liberté du geste, les complicités allusives, le jeu des réponses et des rebonds (entre le chanteur et les instrumentistes ; entre les instrumentistes seuls), une fluidité constante s'y déploient avec une élégance délectable qui passe d'un registre à l'autre : opéra, comédie-musicale, récital, music-hall alternent ou se croisent, toujours avec une aisance et un naturel continus. Le spectacle déploie une grande scène ouverte, propice au renouvellement des genres comme à la mobilité expressive et dramatique, surtout l'insolente volubilité des interprètes. Chaque situation valorise le texte, qu'il s'agisse de lyrique, de variété, de mélodie. **La facilité du ténor Enguerrand de Hys,** dans sa manière d'incarner les personnages de ce tour de force, est saisissante ; ce dans tous les styles : le frustré languissant (au démarrage le Barbier de Belleville qui se rêve en chanteur d'opéra sans en avoir la voix), l'impuissant mélancolique (le serveur qui gère la salle et la terrasse, silencieusement amoureux de Marie-Louise…) ; sans omettre le mordant parodique agacé (irrésistible procès de la Lettre à Elise…). Qui dit cabaret dit travestis et boas [***les Tantes Jeanne***]… Habile dans l'acuité des contrastes nés d'une scène à l'autre, le ténor sait aussi toucher au cœur, dans la justesse et la sincérité, exprimant le rêve et l'essor amoureux… quand aux côtés du délire libéré ou de la cocasserie déjantée, la pudeur sobre et nue déploie ses ailes en ivresse enchantée : ainsi les deux airs enchaînés, signés dans cet éclectisme savoureux, **Jean Ferrat (« *Aimer à en perdre la raison* »)** que prolonge admirablement « ***A Chloris*** » de **Reynaldo Hahn** (clin d'œil bienvenu à la maîtrise du chanteur et du pianiste, dans l'art

si délicat de la mélodie française)… l'enchaînement des deux morceaux souligne d'ailleurs ce travail d'orfèvre dans les passages, les transitions, le choix et le déroulement des « pauses », purement instrumentales. De fait, on retrouve dans le jeu des deux instrumentistes ce même plaisir d'exprimer, de partager, de jouer : **Paul Beynet** au piano et **Élodie Roudet** et ses clarinettes facétieuses, enivrées.

Au global, le spectateur découvre sans interruption plusieurs scènes où l'amour se dévoile, puissant, vainqueur, barbare, enivrant, extatique, … dopé au champagne [toast final extrait de *La Chauve Souris* de Johann Strauss II].

Le grand écart annonçait une prise de risques élevée. Le résultat séduit et enthousiasme. Du grand répertoire lyrique (Mozart, Rossini, Donizetti, Offenbach) aux joyaux de la chanson française (Barbara, Aznavour, Reggiani, Ferrat, Bécaud),…, les trois artistes savent tisser un fil continu qui assure une superbe cohésion. Et l'habileté de leurs transcriptions propres renforcent les évidentes qualités de cette orfèvrerie à 3… En réalité à 4, car la conception du spectacle dans sa forme ouverte, mobile, – de fait idéalement fluide, conçue en complicité avec **Éric Rouchaud**, réactive l'éclat du plateau comme écrin libre de la fantaisie théâtrale. Un même entrain délectable avait scellé la réussite de leur précédent spectacle entièrement dédié à Offenbach (mai 2026) – LIRE notre critique « Offenbach ».

Ce soir, une décennie artistique s'offre et se dévoile ainsi dans la justesse, la poésie, la liberté et la complicité. Après les dernières notes, le spectacle prolonge la fête directement dans le hall du théâtre autour du gâteau d'anniversaire avec le public et aux côtés des artistes. Réjouissante soirée.



CRITIQUE, concert. COMPIEGNE, THÉÂTRE IMPÉRIAL, le 21 nov 2026. Les 10 ans d'AYONIS / Concert-anniversaire. Enguerrand de Hys (ténor), Élodie Roudet (clarinettes), Paul Beynet (piano). Mise en scène, Éric Rouchaud. Photo © classiquenews nov 2026

CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal, le 11 octobre 2026. SALIERI : Tarare. R. Van Mechelen, E. Pancrazi, J.-F. Lapointe, G. Blondeel, E. de Hys… Jean-Romain Vesperini / Théotime Langlois de Swarte

Premier opéra mis en scène pour ouvrir la saison 2026-2027 à l'Opéra Royal de Versailles, *Tarare* d'Antonio Salieri lance une programmation qui s'annonce toujours aussi riche que passionnante : l'interprétation de haut niveau se marie admirablement avec le spectacle élégant de Jean-Romain Vesperini. A ne surtout pas manquer !

Grâce aux bons soins de son directeur **Laurent Brunner**, en poste depuis 2007, pas moins de treize spectacles mis en scène sont annoncés cette saison : une performance dont bien des théâtres aimeraient pouvoir s'enorgueillir en ces temps de disette budgétaire. Plusieurs contemporains de Salieri seront à l'honneur, parmi lesquels son protecteur Gluck, son compatriote Zingarelli ou le Liégeois Grétry.

Rarement représenté sur scène, ***Tarare*** (1787) n'avait plus fait l'objet d'une mise en scène depuis celles de Jean-Claude Martinoty à Schwetzingen, en 1988, puis de Christian Gangneron

à Strasbourg, en 1991. Longtemps éclipsé par Mozart, **Antonio Salieri** bénéficie depuis quelques années d'un regain d'intérêt, auquel Christophe Rousset contribue largement en enregistrant plusieurs de ses ouvrages, dont *Tarare*. Signe supplémentaire de cette résurgence, *L'Avant-Scène Opéra* vient de consacrer son dernier numéro à cet ouvrage, à l'occasion de la présente production : une première pour Salieri dans la revue, fondée en 1976.

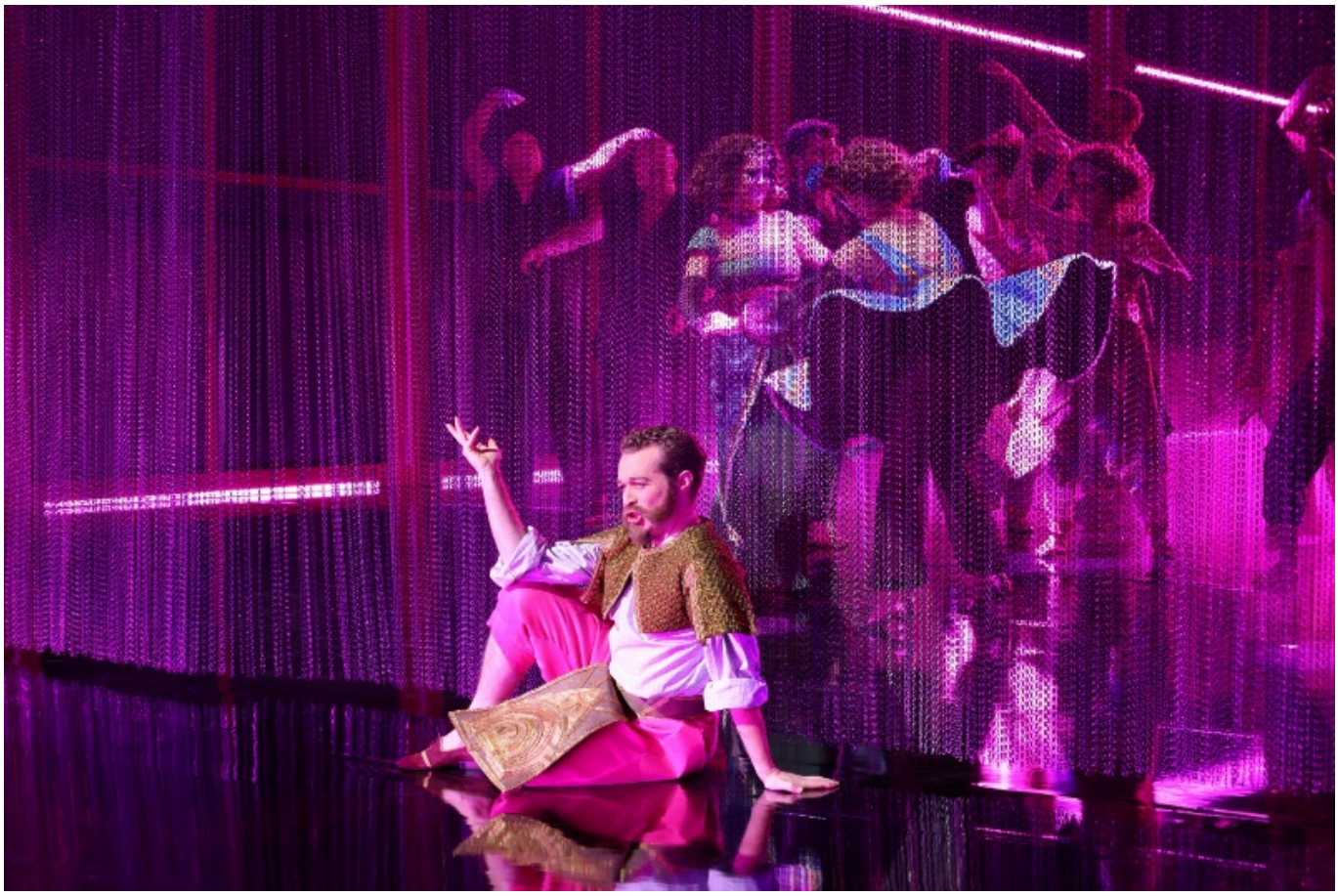


Composé en français pour conquérir Paris, avec le soutien de la Reine Marie-Antoinette, Tarare appartient aux grandes tragédies du musicien italien, avec *Les Danaïdes* (1784) et *Les Horaces* (1786). Il porte avant tout la marque de son librettiste **Beaumarchais**, dont le texte prend résolument le pas sur la musique, moins spectaculaire que celle des Danaïdes (à l'instar des passages dansés également réduits à portion congrue). L'ouvrage ressemble ainsi davantage à une pièce de théâtre mise en musique, où la déclamation règne en maître, entre récitatif et arioso, ponctuée de quelques airs et de

brèves miniatures orchestrales. Salieri dispose ainsi de peu d'espace pour installer une atmosphère ou développer de vastes ensembles : paradoxalement, c'est bien cette économie de moyens qui fait toute l'originalité de la partition.

L'ouvrage se distingue profondément de sa version viennoise ultérieure, *Axur, re d'Ormus* (1788), adaptée avec Da Ponte. *Tarare* conserve en effet un prologue à la manière des anciennes tragédies lyriques, où deux divinités s'affrontent pour donner naissance aux personnages du livret. Beaumarchais y glisse déjà quelques réflexions philosophiques pré-révolutionnaires, en affirmant notamment l'égalité originelle entre les hommes. Plus tard, le livret se tourne vers les détenteurs du pouvoir en leur adressant une mise en garde contre tout autoritarisme. Sous les dehors d'un drame exotique, l'ouvrage français défend ainsi une vision étonnamment progressiste pour l'époque.

Après une ouverture orageuse qui rappelle le modèle de Gluck (promoteur du premier succès de Salieri à Paris avec *Les Danaïdes*), le prologue déploie les envolées de la Nature, avant de laisser place à une atmosphère plus guerrière. Après l'entracte, la seconde partie accorde davantage de place à l'expressivité, faisant gagner relief et variété à l'ensemble. Parmi les sommets de la partition, l'air moqueur de Calpigi séduit, ce qui permet à **Enguerrand de Hys** de s'épanouir dans un rôle à la mesure de son talent comique. Déjà présent dans l'enregistrement de Christophe Rousset, le ténor français fait valoir toute la palette de sa vitalité théâtrale, perceptible dans chaque geste ou expression de visage. Il sait également surprendre dans les scènes plus sombres où, venant en aide à Tarare, il déploie un engagement dramatique éloquent. Assurément l'une des grandes réussites interprétatives de la soirée.



À ses côtés, le Tarare de **Reinoud Van Mechelen** assure l'essentiel avec beaucoup de style, malgré une émission un peu serrée dans l'aigu et quelques duretés. Dans le rôle du grand prêtre Arthénée, **Alexandre Adra** (membre de l'Académie de l'Opéra royal) se distingue par une projection et un mordant bienvenus, tandis que le Roi Atar bénéficie de la classe vocale de **Jean-François Lapointe**, toujours digne. **Gwendoline Blondeel** irradie en Nature, même si son tempérament enjoué et solaire paraît davantage convenir à Spinette. **Jean-Gabriel Saint-Martin** et **Éléonore Pancrazi** complètent avec solidité cette distribution, à l'instar du merveilleux chœur, très engagé, qui trouve dans l'acoustique de l'**Opéra Royal** un écrin idéal.

La mise en scène de **Jean-Romain Vesperini** constitue l'autre grande satisfaction de la soirée. Particulièrement abouti au niveau visuel, son travail s'appuie sur une succession

d’écrans vidéo qui entourent la scène et renouvellent l’espace avec beaucoup d’élégance. Les détails symboliques projetés enrichissent cette lecture sans verser dans un orientalisme inutilement appuyé. Les flots déchaînés, en noir et blanc, comptent ainsi parmi les plus belles images rassemblées, de même que la représentation stylisée du harem, avec ses moucharabiés aux lignes géométriques. Les costumes d’époque, revisités avec une frivolité discrète, modernisent aussi l’ensemble sans ostentation. Les accessoires scéniques se font volontairement rares, du fait d’un travail qui repose essentiellement sur la direction d’acteurs : d’une grande justesse, celle-ci donne au texte toute sa primauté, tout en maintenant la tension théâtrale. Une approche qui respecte l’équilibre singulier de Tarare, entre déclamation, réflexion politique et expression musicale.



Il y a enfin, dans la baguette de **Théotime Langlois de Swarte**,

quelque chose qui tient du prodige et de la maturité souveraine. À la tête de l'**Orchestre de l'Opéra Royal**, le jeune chef – que le public versaillais connaît surtout comme violoniste virtuose, premier violon chouchou des Arts Florissants – signe avec ce *Tarare* une prise de pouvoir musicale d'une autorité confondante. Langlois de Swarte dirige avec le corps autant qu'avec les mains, et l'on sent dans l'orchestre une adhésion immédiate, une complicité qui n'a rien de la déférence hiérarchique mais tout de l'écoute partagée. Le jeune chef sculpte les contrastes, allume les scènes de sérail, laisse respirer les airs tendres, fouette les chœurs avec un sens du théâtre qui force l'adhésion. Sous sa direction, la phalange versaillaise sonne avec une plénitude et une transparence remarquables, les cordes déployant une palette de couleurs infinie, les vents s'illustrant avec un *brio* jamais exhibitionniste. Un immense *bravo* au jeune *maestro*, dont la carrière de chef ne fait, à l'évidence, que commencer !…

CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra royal, le 11 octobre 2026. SALIERI : Tarare. Reinoud Van Mechelen (Tarare), Éléonore Pancrazi (Astasie), Jean-François Lapointe (Atar), Gwendoline Blondeel (La Nature, Spinette), Enguerrand de Hys (Calpigi), Alexandre Adra (Arthénée), Jean-Gabriel Saint-Martin (Urson, Le Génie du Feu), Alexandre Baldo (Altamort, Ombre d'Altamort, Un Eunuque), Clara Penalva (Elamir, Ombre femelle), Isaure Brunner (Ombre de Spinette), Jérémie Delvert (Ombre d'Arthénée, Un Esclave, Un Prêtre), Chœur et Orchestre de l'Opéra Royal, Théotime Langlois de Swarte (direction musicale) / Jean-Romain Vesperini (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra royal de Versailles jusqu'au 18 octobre 2026. Crédit photographique (c) Baptiste Lacaze

CRITIQUE, concert [création]. COMPIÈGNE, Théâtre Impérial, le 21 mai 2026. « OFFENBACH ! », TRIO AYONIS. Enguerrand de Hys, ténor / Élodie Roudet, clarinettes / Paul Beynet, piano.

ONE MAN SHOW DÉLIRANT… Cocasse, bouffe, parodique, fantasque. Toutes les nuances du comique le plus savoureux se déploient ce soir sur la scène du Théâtre Impérial de Compiègne et de quelle manière, avec élégance et finesse, aisance délurée, liberté fantaisiste grâce à l'énergie continue du ténor Enguerrand de Hys. Le soliste nous livre toutes les facettes d'une *revue musicale hallucinante*, éclairant par la seule maîtrise de son chant polymorphe, le déroulement d'une action contrastée, électrique. Offenbach

gagne ce soir un surcroît de finesse créative, dévoilant la richesse d’une écriture taillée pour la scène comique voire bouffone mais pas seulement…

Le choix des extraits lyriques est d’autant plus légitime qu’il renoue avec une période devenue légendaire où la scène compiègnoise était dédiée au répertoire romantique français et à son interprétation.
Ce que réalise le jeune chanteur s’inscrit dans la même veine ; dans l’exigence du geste et de l’intention, dans le souci constant du texte (et de son intelligibilité) et, nuance personnelle, avec un sens (et un goût) manifestes du théâtre ; la performance relève même du marathon et dans le choix des extraits choisis, révèle une bête de scène, mobile et volubile dans une succession de situations hautement dramatiques ; aussi à l’aise qu’habité et inspiré ; d’une imagination facétieuse irrésistible, surtout d’une justesse amusée, délectable… confirmant l’excellent acteur, applaudi à juste titre sur les scènes lyriques européennes [prochainement entre autres sur le plateau de l’Opéra royal de Versailles dans la reprise de *l’Enlèvement au sérail* de Mozart, en version française : il y chante le rôle de Pedrillo, 4 représentations événements, du 18 au 23 juin 2026).

Justesse et délire théâtral les 1001 Offenbach du Trio Ayonis

A Compiègne, tous les héros du grand Jacques Offenbach [« l'oiseau moqueur du Second Empire »] paraissent dans une continuité fluide [bel agencement qui soigne les enchaînements dans la mise en scène d'**Éric Rouchaud**, directeur des lieux]. Les spectateurs reconnaissent les airs fameux qui ont fait le succès populaire d'Offenbach : des extraits d'Orphée aux enfers, de La Belle-Hélène, La Périchole, Les Brigands, Geneviève de Brabant, sans omettre Les Contes d'Hoffmann mais aussi quelques mélodies ou raretés dont les très dramatiques fables de La Fontaine [le corbeau et le renard, suivie de La Cigale et la fourmi]… où toute la drôlerie du compositeur fusionne avec son génie de la mélodie, ses effets de théâtre dans un souci de clarification des fables.

La réalisation laisse la part belle aux deux instrumentistes tout aussi engagés aux côtés du chanteur ; elle met en scène jusqu'au pianiste lui-même [**Paul Beynet**], acteur d'un très beau solo, dialoguant aussi avec la clarinettiste [**Élodie Roudet**] qui défend sa partie comme une chanteuse d'opéra. Au mérite du Trio Ayònis, fruit de la connivence artistique qui circule entre les trois interprètes, revient la réussite des transcriptions pour leur effectif spécifique : la clarinette doublant ou conversant avec le chanteur, intensifiant alors la ciselure poétique ou la verve drolatique des séquences (c'est particulièrement le cas des textes de La Fontaine].

Voilà qui jalonne et même couronne une résidence de déjà … 9 années d'un compagnonnage continu, aussi créatif que formateur pour les 3 solistes du Trio Ayònis, ainsi associés au Théâtre Impérial de Compiègne. Le principe même de « théâtre laboratoire », de foyer de réflexion, d'élaboration et de réalisation artistique prend tour son sens ici, dans un dialogue et une concertation continue entre artistes et

direction artistique (ici entre les 3 musiciens du Trio Ayònis et Érich Rouchaud). Le jeu libre s'accomplit dans un climat de complicité et de confiance ; une partie de ce programme ayant été d'abord présentée dans une église puis la trame réécrite avec jeu de scène sous la forme du spectacle de ce soir, présenté en création.

Fluide dans ses enchaînements millimétrés, plaçant au cœur du spectacle le geste vocal, la complicité scénique entre le chanteur et les deux instrumentistes, le spectacle explore avec délice la verve irrévérencieuse d'un Offenbach inclassable ; outre le pur délire fantasque, la drôlerie cocasse [air du jambon, ou l'épisode de la poule et du coq], la fanfaronnade déjantée, les airs choisis nous parlent aussi de tendresse et d'amour,… une profondeur et un onirisme se précisent qui nuancent avec raison l'image d'Offenbach. L'amuseur impertinent était aussi fin psychologue : rossinien mais aussi mozartien.

En liaison avec ses actions d'accessibilité et d'inclusion participative, le Théâtre Impérial fait participer de jeunes chanteurs issus des chorales du Conservatoire de Compiègne ; ils assurent ainsi la partie du chœur accompagnant le ténor dans l'air de *la Légende de Kleinsach* [Les Contes d'Hoffmann] ; un récit enflammé dans lequel **Enguerrand de Hys** exprime dans l'âme du poète Hoffmann, les délires et les frustrations de son âme amoureuse, aussi passionnée qu'insatisfaite. Audace, justesse du soliste entraînant ses jeunes partenaires dans un engagement partagé,… un pur bonheur.

CRITIQUE, concert [création]. COMPIÈGNE, Théâtre Impérial, le 21 mai 2026. « OFFENBACH ! », TRIO AYONIS. Enguerrand de Hys, ténor / Élodie Roudet, clarinettes / Paul Beynet, piano.

CRITIQUE CD. BOISMORTIER : Les Quatre Saisons. Orchestre de l'Opéra Royal, Chloé de Guillebon (1 CD Château de Versailles Spectacles, nov 2023)

Actif entre 1724 et 1752, le lorrain Joseph Bodin de Boismortier (1689 – 1755), premier compositeur français à

pouvoir vivre de la publication de ses partitions, laisse un catalogue généreux et d'une remarquable expressivité : virtuose mais pas artificielle. En témoigne ce cycle de 4 cantates sur le thème des Saisons, et qui atteste de son étonnante virtuosité dramatique, dès le début de sa prodigieuse activité (1724). Le recueil confirme aussi l'essor florissant du genre au début du XVIIIè. La partition pourrait avoir été dédiée à la Duchesse du Maine (Louise Bénédicte de Bourbon), en son « royaume » de Sceaux, où elle favorisait fêtes et célébrations, après avoir été bannie de la Cour par le Régent…

Vrai défi et indiscutable gageure de chanter en moyenne entre 3 à 4 airs, surtout de caractériser chaque image et sentiment du texte… Les quatre solistes savent particulièrement bien accentuer et exprimer chaque tableau, de façon naturelle sans jamais forcer, ni faiblir. Outre l'élégance de l'écriture instrumentale, il faut des diseurs accomplis pour en relever les enjeux poétiques ; d'autant que chaque partie instrumentale suit la même exigence. En réalité, instrumentistes et chanteurs sont sur le même diapason : celui de la virtuosité ; d'autant plus convaincante qu'elle ne semble jamais contrainte ni creuse. En cela les musiciens de l'Orchestre de l'Opéra Royal sont de remarquables chanteurs

eux aussi, dévoilant le très grand raffinement que Boismortier a su réserver pour le continuo de chaque cantate. L'esprit de la conversation argumentée, du salon traverse les quatre partitions.

Voix du Printemps, le soprano coloratoure, acidulé, agile, très brillant et d'une intelligibilité délectable de la parisienne Sarah Charles, exprime toutes les grâces et séductions de la nature printanière, évoquant cet accord idyllique entre bois et bocages enchanteurs, et bergers alanguis et amoureux, d'autant plus curieux, éveillés avec le retour de la jeune Flore – déesse du printemps. Véritable rossignol enivré autant qu'incandescent, la cantatrice subjugue dans les 7 séquences du Printemps, première Saison d'un cycle qui s'annonce ainsi très séduisant ; Sarah Charles a toutes les élégances exquises des naïades, bergères alanguies, dryades… que son chant précis et suave évoque avec raffinement. Pour autant, indice d'une profondeur qui enrichit la séduction formelle de la cantate, le texte colore les sujets pastoraux d'une tragique nuance en évoquant le mythe de Philomèle (fixé par Ovide dans ses Métamorphoses), légende d'autant plus opportune ici qu'elle est fondatrice du chant et de la cantate française (premier air) : Philomèle devenant avec sa sœur (Procné), hirondelle et rossignol (lire l'excellente notice accompagnant le cd, p 15).

Dans l'Été, le ténor Enguerrand de Hys déploie sur un continuo plus dépouillé (expression d'une canicule tenace et oppressante ?), une même attention à l'intelligibilité.
Au fait des tempéraments associés à chaque saison, Boismortier sait animer avec une acuité renouvelée, l'activité dyonisiaque de l'Automne : le chant ciselé du baryton Marc Mauillon, seule voix grave des 4 solistes requis (basse-taille) suggère avec détails et nuances toutes les images du texte célébrant plaisirs et ivresse décrétés par Bacchus, maître de la treille (et des chansons à boire) – du raisin prometteur à la liqueur coulante, divin nectar, dans les verres des convives…

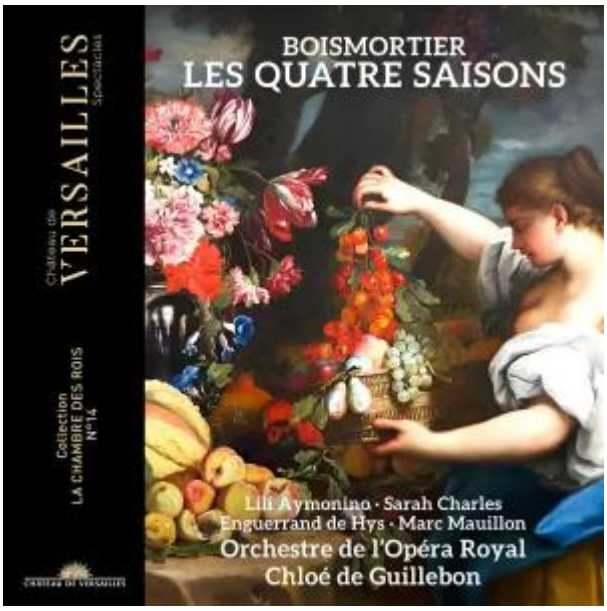
L’Hiver, de loin la cantate la plus développée, détone par l’inventivité des combinaisons rythmiques et instrumentales, mais aussi par ses accents plus intimes, des premiers Zéphirs presque nostalgiques, jusqu’au souffle de Borée glaçant. Le soprano expressif de Lili Aymonino sait diversifier sa partie, évoquant tempête et tonnerre sous les coups d’une Bellone déchaînée, avant que Thalie berce les élans amoureux de Mars qui a délaissé la guerre.

Dans une prise de son très détaillée et équilibrée, qui sait idéalement fusionner le relief de chaque voix comme le chant de chaque instrument, les interprètes partagent une même intelligence des accents et des nuances ; ici les instruments chantent dans une palette superlative de sentiments, soulignant avec cette élégance française, la puissance imaginative du texte, sa souplesse enchantée, son caractère élégiaque et pastorale (avec souvent la flûte obligée qui est l’instrument du compositeur et dont il fut enseignant), sans omettre les multiples références à la mythologie. L’accord entre instrumentistes et chanteurs se révèle souvent jubilatoire, démontrant que l’intimisme du format chambriste, n’écarte en rien, la franchise ni les nuances des interprètes, visiblement inspirés par la puissance poétique du livret.

Cet équilibre qui évite toute théâtralité, tout pathos, au profit du texte et du raffinement instrumental, dévoile la remarquable écriture de Boismortier, aussi inventif et mesuré, suggestif et raffiné qu’un François Couperin (dont il partage le goût pour l’Italie). Chez eux, se déploie une même palette diverse et prodigieuse de couleurs, une harmonie singulière entre nostalgie profonde et séduction sensuelle… autant de qualités spécifiques que comprend et exprime avec finesse le

collectif instrumental (recruté par mi l'excellent **Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles**), galvanisés par la claveciniste et cheffe **Chloé de Guillebon**. Remarquable réalisation.

CRITIQUE CD événement. BOISMORTIER : Les quatre Saisons, 1724. Sarah Charles (le Printemps), Enguerrand de hys (l'Été), Marc Mauillon (L'Automne), Lili Aymonino (L'Hiver), instrumentistes de l'Orchestre de l'Opéra Royal, Chloé de Guillebon (direction) – 1 cd CVS Château de Versailles Spectacle – enregistré en nov 2024 – CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2025 PLUS d'INFOS sur le site du label discographique CVS Château de Versailles Spectacle : https://www.operaroyal-versailles.fr/articles/label-discographique-boutique-en-ligne/ Lien direct vers la page dédiée au CD Les 4 Saisons de Boismortier / Orchestre de l'Opéra Royal / Chloé de Guillebon : https://tickets.chateauversailles-spectacles.fr/fr/product/2795/cvs144_cd_les_quatre_saisons_boismortier



Le Printemps : Sarah Charles
L'Eté: Enguerrand de Hys
L'Automne : Marc Mauillon
L'Hiver : Lili Aymonino

Solistes de l'Orchestre de l'Opéra royal de Versailles :
Koji Yoda, Akane Hagihara (violons)
Natalia Timofeeva (viole de gambe)
Léa Masson (théorbe)
Marta Gawlas (traverso)

Chloé de Guillebon (clavecin et direction)

Enregistré en 2023 en la Chapelle du Petit Trianon – durée : 1h13 mn

TEASER VIDÉO : Les Saisons de Boismortier / Orchestre de l'Opéra Royal, Chloé de Guillebon

---

CRITIQUE, opéra-comique. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, les 27, 29 et 31 décembre 2024. C. LECOCQ : La Fille de Mme Angot. H. Guilmette, V. Lemercier, E. de Hys, P. N. Martin… Richard Brunel / Chloé Dufresne

Voilà près de dix ans, la production d'*Ali-Baba*

montée à l’Opéra-Comique nous rappelait combien l’héritage lyrique de Charles Lecocq, rival d’Offenbach en son temps, ne pouvait se réduire à son seul chef d’oeuvre *La Fille de Madame Angot* (1872). C’est précisément ce titre, pilier incontournable d’un répertoire à mi-chemin entre opéra-comique et opérette, que l’on retrouve à l’Opéra Grand Avignon, après être passé par la Salle Favart et l’Opéra Nice Côte d’Azur – avant de remonter le Rhône jusqu’à Lyon, quatrième maison coproductrice du spectacle -, en partenariat avec les équipes du Palazzetto Bru Zane. Le Centre de musique romantique française s’était déjà illustré, voilà quatre ans, en donnant une version de concert dirigée par Sébastien Rouland, en habituel prélude à la nouvelle intégrale de l’ouvrage gravée pour la collection « Opéra français ».

Comme souvent, cette exécution « en live » l’emporte largement sur le disque précité, mettant au coeur de ses intentions la double exigence redoutable de ce type d’ouvrage, à savoir posséder autant des qualités vocales que théâtrales poussées pour parvenir à une expressivité haute en couleur et sans cabotinage. L’artisan incontestable de cette réussite est **Chloé Dufresne**, qui montre là tout son amour pour ce répertoire, en empoignant la partition d’une vitalité rythmique enjouée, à même de faire vivre le plateau. La jeune cheffe française parvient à faire pétiller cette musique comme du champagne, grâce aux forces de l’**Orchestre National Avignon-Provence**, très engagé pour l’occasion.

Que dire aussi de l'excellent **Choeur de l'Opéra Grand Avignon**, très bien préparé par **Alan Woodbridge** ? Qu'il donne à chacune de ses interventions un entrain millimétré, à même de rendre l'énergie populaire propre à l'ouvrage, autour d'une attention notable au niveau de la diction. Très réussie également, la prestation des seconds rôles impressionne par son abattage comique, tout particulièrement les superlatifs **Enguerrand de Hys** (Pomponnet), avec un juste mélange de tendresse et de ridicule et **Matthieu Lécroart** (Larivaudière), à juste titre très applaudi également en fin de représentation. On aime aussi la prestation toute d'aisance dramatique du baryton **Philippe-Nicolas Martin** (Ange Pitou), qui sait porter l'ambivalence de son personnage. Il se montre époustouflant d'aisance dans l'air « *Certainement, j'aimais Clairette* » – et de séduction dans son ravissant duo avec Mademoiselle Lange, au deuxième acte. Et puis, quel galbe, quelle netteté dans la diction ! Enfin, dans le rôle-titre, la soprano québécoise **Hélène Guilmette** arrache Clairette aux stéréotypes de la divette, en la rapprochant de Leila des Pêcheurs de *perles* et de Micaëla, sans rien lui ôter de sa fraîcheur ni de sa gouaille. Son timbre se marie par ailleurs idéalement avec celui de **Valentine Lemercier**, Mademoiselle Lange physiquement éblouissante, notamment dans le délicieux duo « *Jours fortunés* de *notre enfance* ».

La mise en scène de **Richard Brunel** transpose l'action dans les conflits sociaux de la fin des années 1960, afin de restituer la compréhension des enjeux au public d'aujourd'hui, moins connaisseur de la période du Directoire : l'opposition entre monarchistes et républicains prend ici des allures de lutte des classes, avec les bourgeois nantis opposés aux ouvriers contestataires. Le propos est sympathique, sans jamais prendre une ampleur plus élaborée, compte tenu des limites du livret, mais reste surtout séduisant dans son illustration visuelle : l'impressionnante structure métallique imaginée par **Bruno de**

Lavenère donne autant un festival de couleurs que du volume à l'ensemble, permettant à l'énergie des artistes de se déployer sur un espace étendu. Avec le plateau tournant, ce décor astucieux sait aussi réserver quelques surprises, tel que ce cinéma magnifié par la beauté des éclairages variés de **Laurent Castaingt**, avec plusieurs clins d'oeil savoureux aux films de l'époque (dont ceux de Jacques Demy).



Un spectacle tout a fait réjouissant pour (bien) clore l'année (lyriquement) !

CRITIQUE, opéra-comique. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, les 27, 29 et 31 décembre 2024. C. LECOCQ : La Fille de Mme Angot. H. Guilmette, V. Lemercier, E. de Hys, P. N. Martin… Richard Brunel / Chloé Dufresne. Toutes les photos © Dominique Jaussein

VIDEO : Trailer de « *La Fille de Madame Angot* » de R. Lecocq selon Richard Brunel